

simplement et sans détour : "non". Il est à peu près certain qu'elle disait la pure vérité.

Pourquoi, dans ce cas, tant "d'experts" ont-ils repéré une filière Bentley-Norman? Simplement parce que les premières fuites de la dénonciation "secrète" de Lester Pearson qu'énonça Bentley en 1951 faisaient mention d'une tierce personne - un employé de l'ambassade du Canada dont le nom n'était pas divulgué. L'on ne s'est guère préoccupé du fait que Norman était en poste à Ottawa pendant les années où la présumée fuite de renseignements de l'ambassade s'était produite : son nom avait déjà été associé à celui de Pearson dans les journaux et ce fut bien assez pour nourrir, comme à l'accoutumée, l'imagination des chasseurs d'espions littéraires.

En fait, l'intermédiaire présumé était Hazen Sise, un représentant de l'Office national du film auprès de l'ambassade. Il n'a jamais été accusé mais il pouvait avoir glané quelques potins, au fil de ses conversations de couloir avec "Mike" ou des réunions du personnel de l'ambassade; Pearson était passé maître dans l'art de convaincre ses interlocuteurs qu'il leur faisait part d'informations précieuses et secrètes, alors qu'en réalité, il ne laissait jamais rien échapper de vraiment important. Bentley ne put se rappeler exactement ce que Sise lui avait appris, mais se souvint qu'elle l'avait amené assez vite à lui parler de ses problèmes conjugaux et à lui confier qu'il consultait un psychiatre. Si l'on présume que Bentley disait la vérité, les "secrets" qu'elle avait obtenus ne devaient pas revêtir une bien grande importance!

Le témoignage de Bentley fut une aubaine, toutefois, pour le premier ministre John Diefenbaker qui, d'après Barros, ne pouvait en avoir reçu copie que du président ou du secrétaire d'État (IP mars-avril 1989). John English, qui a examiné cette copie dans les dossiers de Diefenbaker, conclut pour sa part que la source était fort probablement "un journaliste canadien avec des contacts à Washington". Diefenbaker ressortait très souvent ce document à l'intention de visiteurs crédules, comme preuve des tendances communistes de Pearson; au cours de l'un des affrontements les plus déplorables de l'histoire du Canada, il l'exhiba, pour répliquer à l'enquête que menait Pearson sur les renseignements auxquels Diefenbaker avait eu accès dans l'affaire d'espionnage Musinger. Cet échange fut décrit avec justesse comme une opération de "chantage mutuel". Pearson mit Diefenbaker au défi de publier le témoignage, comme il en avait déjà sommé le Département d'État. Personne ne le prit au mot, mais ce témoignage peut maintenant être lu dans la biographie de John English, assorti de données de base très intéressantes (303-310).